

Mais où sont les mushi d'antan ? Un changement culturel

Françoise Champault*

Ils ont vécu, de profundis

Les joyeux jurons de jadis

Georges Brassens. *La ronde des jurons*. 1958

Dire que l'entomologiste français Jean-Henri Fabre (1823-1915) est beaucoup plus connu au Japon qu'en France relève de l'euphémisme tant sa notoriété y est grande, alors qu'elle est quasi-nulle dans le Vaucluse même où Fabre a passé la dernière partie de sa vie. Au jardin d'enfants, dans les écoles primaires japonaises, on élève souvent des insectes. Ils sont nombreux à faire partie des « mots de saison », *kigo*, utilisés dans la tradition des haïku. A la fin des années 70, en plein boom des *Nihonjin-ron*, « discours sur les Japonais » dont le contenu visait à démontrer une spécificité de la culture nipponne (et *in fine* à exacerber le conformisme social), Tsunoda Tadanobu tentait d'établir que les Japonais n'utilisent par leurs hémisphères droit et gauche de la même manière que les Occidentaux et expliquait l'empathie de ses compatriotes vis à vis du petit peuple par le fait qu'ils utiliseraient l'hémisphère gauche, réservé d'habitude au langage, pour écouter le chant des insectes. Passé un engouement ponctuel, il n'a convaincu personne, mais sa tentative est révélatrice de ce qui peut sembler un axiome : de manière aussi notoire qu'exceptionnelle, les Japonais se sentent proches des insectes. Leur éphémérité, leur fragilité, leur sont des leçons de vie.

Voilà pour l'idée reçue. Comme toute idée reçue, elle fige la réalité dans un monde d'où le changement est exclu. Elle demande en tout cas à être examinée de plus près et affinée.

Questions lexicales.

Les entomologistes japonais utilisent le mot *konchû* 昆虫. Il s'agit d'un terme scientifique qui désigne spécifiquement les insectes au sens zoologique, bêtes à six pattes et dont le corps est composé de trois parties. Les araignées et les cloportes par exemple en sont exclus. *Konchû* est un mot de prononciation sino-japonaise, la prononciation des mots savants.

Par ailleurs, le mot spécifiquement japonais *mushi*, mot de tous les jours et non plus terme scientifique, recouvre un champ lexical infiniment plus vaste. L'étymologie de ce mot est commune avec celle du verbe *musu*, à traduire de différentes façons selon les cas en français (pousser, naître...) et qui est lié à une idée de vie, de génération, de prolifération dont la puissance et donc le contrôle

* フランソワーズ・シャンポー
埼玉大学教養学部教授、ヨーロッパ文化

dépassent le domaine des humains. Le Daijisen donne en exemple, significatif me semble-t-il, *koke no mushita haka-ishi* « une pierre tombale recouverte (envahie ?) par la mousse ». *Musuko* « fils » et *musume* « fille » ont une étymologie identique. Il est possible que soit de même origine le verbe *musu* (homophone avec le verbe précédent, mais transcrit avec un *kanji* différent) qui désigne le fait de ressentir une chaleur moite ou de faire cuire quelque chose à la vapeur. Pendant la saison des pluies puis l'été, au moment où la végétation devient exubérante et où les *mushi* surgissent, il fait *mushi atsui* « moite-chaud », j'entends « *mushi* chaud ». L'expression *muzumuzu suru* peut désigner un grouillement d'insectes, mais est employée aussi pour exprimer un état de « fourmillement ». Elle se rapproche parfois de la locution française « avoir des fourmis dans les jambes » qui désigne une ankylose, un engourdissement gênant, mais s'en éloigne quand elle désigne un état d'excitation mentale : une obstruction énerve. On est empêché de faire ce qu'on voudrait. « Ça » vous démange. *Oshiri ga muzumuzu suru*, si l'on ne me pardonne un néologisme « avoir les fesses qui muzumuzent », n'a pas de connotation directement sexuelle, mais indique un état d'énervement en raison d'une contrainte qui empêche de passer à l'action.

Pour écrire le mot japonais *mushi*, les Japonais utilisent l'un ou l'autre de leurs syllabaires ou bien un *kanji* (虫, écriture simplifiée du caractère plus ancien 蟲) dont le sens a connu des variations en Chine. Le plus vieux dictionnaire chinois (vers l'an 100) lui donne le sens de vipère. Dans les Analectes de Confucius, il désigne tous les êtres vivants, répartis en cinq catégories. *Mushi* à poils, à leur tête le lion ; *mushi* ailés, à leur tête le phénix ; *mushi* à carapace, à leur tête la tortue ; *mushi* à écailles, à leur tête le dragon ; *mushi* nu : l'homme.

Au Japon, la catégorie *mushi* a longtemps englobé les êtres vivants que l'on ne pouvait faire entrer ni dans la catégorie des animaux à poils et à quatre pattes, ni dans celle des hommes, des poissons ou des oiseaux. Par exemple les coquillages, les chauve-souris, les lézards, les serpents.... Autrement dit, le vivant de l'ordre de l'indicible, et en ce qu'il est indicible, peut-être ce qu'il y a de plus vivant et donc d'incontrôlable. En 1906, Shimazaki Tôson donne aux deux *kanji* 本能 qui se lisent d'habitude *honnô* et signifient « instinct » la lecture *mushi*. Il confirme ainsi que le champ sémantique du mot recouvre l'idée d'une tendance innée, voire d'une pulsion.

A l'heure actuelle, l'usage du mot *mushi* est resté dans la langue courante pour désigner non seulement tous le petit peuple à six, huit ou « mille » pattes, mais englobe aussi les vers de terre, parfois les grenouilles, les limaces ou les escargots.

Il est donc nécessaire de rectifier ce que j'ai écrit plus haut, ce ne sont pas les insectes qui font partie des mots de saison des haiku, mais les *mushi*. Ainsi le haiku le plus célèbre, celui que l'on connaît quand on n'en sait qu'un seul, le haiku de Matsuo Bashô (1644-1694) : *Furu ike ya tobi kawazu mizu no oto*, « le vieil étang/saute une grenouille/ un bruit dans l'eau », est un haiku qui parle de *mushi*.

Le mot *mushi* est aussi employé de nos jours pour désigner une dermatose qui sévit souvent aux pieds, *mizu-mushi*, (mot à mot *mushi* d'eau) dont les symptômes s'aggravent avec la chaleur - de la

saison des pluies à l'automne - c'est à dire au moment de l'année où surgissent de terre toutes sortes de bestioles. Cette prolifération soudaine de crapauds, lézards, cigales, araignées, papillons, limaces, chenilles, moustiques et autres petites bêtes volantes ou rampantes, devait sembler autrefois mystérieuse. Les Japonais ont dû cohabiter avec ces présences, troublantes car elles ne s'inscrivent pas dans la continuité de la vie quotidienne mais sont éphémères, et correspondent au moment de l'année qui va du repiquage du riz jusqu'à sa récolte, dont certains *mushi* sont les cruels prédateurs. La traduction de *mushi* en français pose ainsi un problème. Faut de mieux, on utilise « bestiole », diminutif de bête. Les *mushi* sont certes petits, voire impalpables. Mais le mot bestiole désigne aussi une jeune personne ayant peu d'esprit. Or, les *mushi* ne sont ni stupides ni intelligents, mais font preuve d'une puissance mystérieuse pour laquelle un diminutif ne convient pas. En témoigne, par exemple, le mot correspondant au français « bossu » *semushi*, «dos-*mushi*», en raison de l'ancienne croyance qui voulait que leur handicap soit dû à un *mushi* vivant dans leur dos. (Ce mot fait maintenant partie de la liste des mots interdits d'antenne, en raison de son caractère stigmatisant.)

Nature, ô nature

En français, le mot « nature » désigne à la fois ce qu'il y a de plus étranger à l'homme et ce qui est au plus profond de lui. La « nature » : ce que la main humaine n'a pas encore touché. Ce qui est en dehors de la société des hommes. Par rapport à cette « nature », le domaine de l'homme est jugé « artificiel ». Et puis il y a aussi la « nature » humaine : ce qui fait que l'on est ce que l'on est, et auquel on ne peut rien.

Nature de la nature :

Bien que les Japonais s'enorgueillissent souvent de la « nature féconde » *yutakana shizen*, de leur pays, cette nature est difficile et ne se révèle maîtrisable qu'à grand peine. Plus de 70% du territoire est occupé par des montagnes à peu près impénétrables. Tremblements de terre, éruptions volcaniques, typhons, saison des pluies et été où tout pousse, presque au sens propre à vue d'œil, éboulements de terrain, et comme l'a rappelé avec une ampleur catastrophique le 11 mars 2011, tsunami...

Selon le début du *Kojiki* (VIII^{ème} siècle) qui raconte la genèse du Japon, le monde n'a pas été créé. Le ciel et la terre s'ouvrent (se développent ?) et surgissent les premières divinités qui prolifèrent de façon spontanée. Les divinités sont à l'origine de la lignée impériale, mais à lire les mythes, on ne sait pas très bien d'où viennent les hommes. A un moment ou à un autre, ils ont été là. Des spécialistes ont certainement un avis sur ce point, mais il me semble que la question est peu claire pour l'ensemble des Japonais et ne les intéresse pas. Pas de dieu ou de sujet tout puissant, mais des puissances qui surgissent.

Nature de l'homme.

Genshin, à l'origine des fondements théoriques de la Secte de la Terre Pure, explique dans son *Recueil des éléments pour renaître dans la Terre Pure*, *Ojô Yôshû* (985) que les trois grandes

caractéristiques de la vie humaine sont l'impureté, la souffrance et l'impermanence. Le corps humain est impur et la cause de cette impureté vient des *mushi*. Dès la naissance, le corps humain est infesté de milliers de *mushi*, sept jours après la naissance quatre-vingt mille *mushi* surgissent à leur tour, dévorent le corps nuit et jour, lui causant mille tourments puis finissent par le tuer.

« Le *mushi* à l'intérieur du corps du lion », *shishi shinchû no mushi*, se rapproche de l'expression française « élever (ou réchauffer) une vipère en son sein ». Cette expression trouve sa source dans un sutra du Vème siècle, et à l'origine signifie que la loi bouddhique est mise en danger par ceux-là même qui sont censés la suivre. L'origine de la métaphore viendrait du fait que les grands fauves inspirent la terreur et ne semblent pas avoir d'ennemis dans la nature, mais comme leur cadavre est mangé par les vers, ceux-ci donnent l'impression d'avoir été la cause de leur mort. Quoiqu'il en soit, à la différence de la vipère qui est le symbole même de la trahison -ce que ne sont pas les *mushi*- le *mushi* apparaît comme consubstantiel à l'existence du lion. Il ne s'agit pas d'un mal extérieur. L'origine est à trouver en soi.

Une croyance et trois rites comme exemples

O-bon et les libellules.

O-bon est le moment de l'été où les morts reviennent pour trois jours dans leurs familles. Ils sont accueillis par des feux devant les maisons et reconduits par des feux encore ou par des lanternes allumées que l'on confie au courant des rivières. On considère souvent que leurs montures pour aller et venir entre les deux mondes sont un cheval et un boeuf.

Le cheval à l'allure rapide, pour qu'ils viennent vite, le boeuf pour qu'il repartent lentement, sans doute une politesse de façade pour s'attirer leurs faveurs, car l'été les « revenants » peuvent se transformer en effrayants fantômes. Une espèce de libellules qui foisonne à la même époque est appelée *shôryô tonbo*, esprit-libellule, car elles étaient elles-aussi considérées comme les montures des esprits des morts. Des personnes âgées se souviennent qu'on leur disait de ne pas tuer cette sorte de libellules au moment de o-bon.

Mushi okuri « raccompagnement des mushi »

Saitô Sanemori est une figure légendaire des grandes batailles du XIIème siècle auxquelles il participa les cheveux teints en noir, de peur qu'on ne l'épargne par égard à ses cheveux blancs. Il trébucha dans une rizière et fut tué. Comme c'était la coutume, on le décapita, sa tête fut lavée et la supercherie découverte. Son âme ne pouvant trouver la paix, il revient hanter ce monde sous la forme de sauterelles qui détruisent les récoltes de riz. Dans tout le Japon, des rites sont attestés où l'on fait circuler dans les rizières une effigie en paille de Sanemori pour que les sauterelles viennent s'y agglutiner. Cette effigie est ensuite brûlée à la frontière des villages, autrement dit à la limite du monde, ou jetée à la rivière. Quand Sanemori erre ici-bas, la souffrance qu'il éprouve est une source de malheurs pour les vivants. En le raccompagnant dans l'autre monde qui est le sien, on espère qu'il retrouvera la paix et les humains à sa suite.

Mushi-fûji « enfermement des mushi »

On désigne par ce terme un ensemble de prières et de rites conjuratoires, exécutés pour délivrer les enfants de convulsions ou d'états de nervosité dont on pensait qu'ils étaient dus à des *mushi*.

La veille de Kôshin.

Trois *mushi*, *sanshi no mushi*, vivent dans le corps humain et lui nuisent. Ils sont la cause de maladies, de mauvaises actions et également une instance de surveillance. La nuit de Kôshin, qui correspond à celle du Singe-bois aîné du cycle sexagésimal du temps, ils montent au ciel pendant que l'homme dort et informent le roi du ciel des turpitudes du dormeur. En punition, le roi du ciel raccourcit la vie de l'homme ou le jette après sa mort dans l'un des trois mondes les plus détestables. Des fêtes et des rites étaient organisés cette nuit-là pour ne pas dormir et interdire ainsi à ces *mushi* de s'échapper du corps.

Au moment d'un *mushi-fûji* ou d'un *mushi-okuri* il n'est pas question d'éradiquer les *mushi*, mais de limiter leurs pouvoirs en les emmenant au loin ou en les enfermant. Les libellules ne doivent pas être tuées au moment de la fête des morts et il n'est pas difficile d'imaginer que ce dont on a peur, c'est qu'ayant perdu leurs montures, les esprits restent en ce monde. A l'inverse, la veille de Kôshin, il s'agit d'interdire aux *mushi* d'aller dans l'autre.

Dans tous les cas, les *mushi* apparaissent comme des puissances dont il faut se méfier, mais qu'il n'est pas question de détruire.

Les *mushi* dans la langue

Un grand nombre d'expressions commençant par le mot *mushi* utilisé de manière métaphorique sont attestées. En voici un florilège :

Mushi ga au « (nos, leurs, vos) *mushi* s'entendent » : s'entendre bien avec quelqu'un.

Mushi ga aru « avoir un (du ?) *mushi* » : avoir de la détermination, de la fierté, être obstiné.

Mushi ga ii « un *mushi* en forme ». La personne dotée d'un tel *mushi* est égocentrique, elle n'en fait qu'à sa tête.

Mushi ga okoru « le *mushi* apparaît » veut dire avoir mal au ventre, mais exprime aussi l'apparition de désirs. Dans le second cas par exemple, en 1928, Jûichiya Gisaburô donne aux caractères 盗心, lus d'habitude *tôshin* « désir de vol » (vol, au sens d'escroquerie), la lecture *mushi*.

Mushi ga osamaru (*shizumaru, ochitsuku*) « le *mushi* se calme » : se calmer.

Mushi ga komi-ageru « le *mushi* monte » désigne une excitation des désirs et son inverse : *mushi ga oriru* « le *mushi* descend » : être soulagé.

Mushi ga kawaru « le *mushi* change » : changer d'intérêt.

Mushi ga kirau, (*sukanai*) « le *mushi* déteste (n'aime pas) » : ne pas aimer sans bien en comprendre la raison.

Mushi ga shôchisenu « le *mushi* n'est pas d'accord » : se mettre en colère.

Mushi ga shiraseru « le *mushi* informe » : avoir un mauvais pressentiment.

Mushi ga suwaru « un *mushi* imperturbable » : la personne qui en est dotée est résolue.

Mushi ga tsuku « un *mushi* s'installe » : une femme qui a un *mushi* qui s'est installé a pris un amant de mauvais aloi.

Mushi ga hayai, la personne qui a « un *mushi* rapide » est d'un naturel impatient.

Mushi no idokoro ga warui, « le *mushi* est au mauvais endroit » : se mettre en colère pour un rien.

Mushi ni sawaru « froisser le *mushi* », se mettre en colère.

On peut ajouter à ces expressions :

Mushizu ga hashiru « la bave de (mon) *mushi* (en) dégouline » : éprouver une aversion telle qu'on a envie de vomir.

Fusagi no mushi « *mushi* qui obstrue ». Si on en souffre, on est déprimé.

Shigoto no mushi « un *mushi* de travail » : un fou de travail.

Yowa-mushi « un *mushi* faible » : un lâche.

Naki mushi « un *mushi* pleureur » : un pleurnichard.

Une question française et non japonaise car le japonais ne fait pas la différence entre le singulier et le pluriel, est de se demander si dans ces expressions *mushi* est à prendre comme un singulier ou un pluriel. A cette question, on m'a répondu qu'il s'agissait « plutôt » d'un singulier, le *mushi* au mauvais endroit, il n'y en a qu'un seul et chaque personne a le sien. Le bossu «*dos-mushi* », on imagine « un bloc de quelque chose ». Le *kan no mushi* des enfants est aussi pris au singulier, mais si pour mon interlocuteur il s'agit en définitive de « vers » alors non, dans le fond il y en a plusieurs. *Mushi* est un terme au sens à la fois global et particulier, un peu comme le mot *eiga* qui doit être traduit, selon le contexte, par « un film » ou « le cinéma ».

On peut faire au sujet de ces expressions les réflexions suivantes :

1) Le mot *mushi* peut être remplacé par les mot français de nature, d'humeur, de caractère, voire de pulsion ou de subconscient. (Les expressions *shigoto no mushi*, *yowa-mushi*, *naki-mushi* et *mushi ga tsuku* sont interprétées par Hasegawa Masao comme désignant des existences extérieures. On peut aussi les prendre pour des expressions relevant de la synecdoque ou de la métonymie.) *Mushi* est au plus profond de la nature du moi. *Mushi ga aru* « avoir du *mushi* » : avoir de la volonté / *yowa-mushi* « un *mushi* faible » : une poule mouillée. La question est donc aussi : en avoir ou pas.

2) Les *mushi* sont liés au ventre. Ils peuvent parfois être vus comme des parasites intestinaux. Mais comme le ventre est leur siège de prédilection, là où il leur est possible d'être en paix (sinon, ils montent ou ils descendent), cela confirme qu'ils sont associés à une idée de l'âme ou du subconscient. Le ventre, *hara*, était considéré comme le siège de l'énergie, des émotions, des intentions. Le ventre, en quelque sorte : le fond de la personne. *Hara wo watte hanasu* « parler à ventre fendu » : parler à coeur ouvert. *Hara wo yomu*, « lire le ventre » (de quelqu'un) : supposer ses

intentions. *Hara ga kuroi* « avoir le ventre noir » : avoir de mauvaises intentions. Le suicide par éviscération qui permettait de préserver ou de retrouver son honneur, ou bien d'attirer l'attention d'un dirigeant, était une pratique strictement masculine. Les femmes se tranchaient la gorge. Et si le *mushi* relève de l'âme, il semble s'agir d'un principe masculin. Il n'est pas bon pour une femme qu'un *mushi* s'attache à elle et nous verrons plus bas que les femmes ne font vraiment pas « bon ménage » avec la gent *mushiesque*.

3) Entre le moi et le monde extérieur, entre l'esprit et le corps, la barrière est poreuse. De nombreuses expressions sont ambivalentes, et *mushi* peut, suivant le contexte, désigner un mal corporel ou une perturbation affective. *Mushi ga okoru* veut dire aussi bien avoir mal au ventre que désigner l'apparition de pulsions. *Mushi ga tsuku* désigne l'amant « nuisible » qui a mis le grappin sur une femme mais aussi des insectes qui mangent des plantes, des papiers, des étoffes. Le *mushi* qui courbe le dos d'un homme lui est-il consubstantiel ? Et ma dermatose - *mizu-mushi* - qu'en est-il ? Puisqu'il s'agit de « *mushi* d'eau », je suis encline à penser que la langue me dit qu'elle vient de l'extérieur, pourtant rien ne me le montre. Le *kan no mushi* des enfants, qui les énerve, qui semble être propre au caractère ou à un moment de la croissance, ne peut-il donc pas être exorcisé (*mushi fûji*) et en ce cas est à considérer comme un parasite, un esprit malfaisant, extérieur au moi ? En tant qu'expression d'une « nature », d'une énergie, les *mushi* sont aussi bien extérieurs qu'intérieurs.

4) Les *mushi* dont il est question sont loin d'être tous calqués sur le modèle des bestioles nuisibles. *Mushi ga au* « nos *mushi* s'accordent », pour dire que l'on s'entend bien avec quelqu'un, en est un exemple. On peut mettre en parallèle cette expression avec l'idée des « âmes soeurs ». Le *mushi* est ambivalent, bestiole extérieure et la bête en nous, principe de vie et animal réel.

5) Nombre de ces expressions semblent sous-entendre qu'il est préférable que les *mushi* ne signalent pas leur existence. Ici ou là, la « nature » est priée de ne pas trop se manifester. Quand le *mushi* est au mauvais endroit, on se sent mal, quand il bouge ou qu'on le touche, l'homme a des désirs ou se met en colère. Dans l'argot de la pègre - une coïncidence ? - le verbe *musu* (écrit sans *kanji*) signifie « tenir quelque chose secret ».

Dans le département de Tochigi, *mushi* est ou était utilisé pour désigner la gachette d'un fusil. Si l'on suit l'expression française « l'étincelle qui met le feu aux poudres », *mushi* pourrait tout aussi bien être l'étincelle, la poudre et le feu.

Comme les premières divinités de la mythologie surgissent de façon spontanée, les *mushi* qui sortent de terre brusquement, donnent cette impression d'auto-génération. Ils représentent une pulsion vitale, une énergie débordante. Ils sont aussi, non seulement éphémères, mais donnent une impression d'intermittence. Ils reviennent à un certain moment de l'année, mais même à ce moment là, leur petite taille et souvent leur vitesse, les rendent insaisissables. La cigale, la sauterelle, le papillon, et même le lent colimaçon que l'on remarque un instant, sont un court moment dans notre champ de conscience, et brusquement en disparaissent. De même que nos désirs ou nos pulsions,

ils sont pour ainsi dire latents et se rappellent brusquement à nous d'une façon qui souvent nous étonne. Leur imprévisibilité, ainsi qu'autrefois l'impossibilité de les contrôler a dû faciliter l'assimilation des *mushi* à des mouvements du coeur.

La mort est comprise dans la vie, comme le *mushi* à l'intérieur du lion qui en se manifestant cause sa mort, mais l'apparition de *mushi* est en même temps la manifestation de l'énergie vitale elle-même. L'homme n'est jamais complètement séparé du monde avec lequel il partage une communauté de nature. Il y a tout un jeu de vases communicants et de similitudes entre le monde manifeste et le monde latent ou de la subjectivité individuelle. Les *mushi* font partie des deux mondes, personnel et cosmique. En ce sens, les expressions *mushiesques* peuvent être mises en relation avec celles relatives au *ki*, le souffle, l'énergie vitale. Les humains sont en quelque sorte liés par le *ki*, qui est cosmique, mais dont chacun détient des parts individuelles. Quelques exemples : *tenki* « le *ki* du ciel » : le temps qu'il fait, *kikô* « l'état du *ki* » : le climat, *kûki* « le *ki* vide » : l'air ou bien l'atmosphère au sens d' « ambiance ». Mais aussi *kibun* « la part (personnelle) de *ki* » : *kibun ga yoi* : être en forme, *kibun ga warui* : se sentir mal. *Kimochi* « le *ki* que l'on possède » : *kimochi no ii hito* « une personne avec un bon *kimochi* » : quelqu'un de sympathique, *ki ga mijikai* « avoir le *ki* court » : être impatient, *ki wo tsukeru* « mettre le *ki* (à) » : faire attention à, *ki ga au* « (avoir) des *ki* qui s'accordent » : s'entendre bien avec quelqu'un.

Une petite histoire pour se divertir

Une célèbre histoire du répertoire du *rakugo* (histoires drôles racontées par un conteur assis), considérée comme classique car datant d'avant la restauration de Meiji (1868) qui marque l'ouverture du pays aux valeurs de l'Occident, cette histoire donc, qui a été créée en 1797, s'appelle *Senki no mushi*. Le mot *senki* n'est associé de nos jours qu'à ce *rakugo*. Selon le dictionnaire, *senki* désigne une inflammation du bas-ventre et des testicules. J'imagine qu'il s'agit d'une orchite.

Voici donc l'histoire, abrégée, du *mushi* de l'orchite :

Un médecin voit en rêve un *mushi* qui s'adresse à lui et lui dit s'appeler *Senki no mushi*. Il vit d'habitude dans le ventre des hommes. Il lui confie qu'il adore les pâtes de sarrazin et qu'il se met à s'ébattre de joie quand l'homme chez lequel il loge en ingurgite. Quand il s'ébat, l'homme éprouve de violentes douleurs. En revanche ce *mushi* déteste le piment qui peut le tuer. Quand son logeur en prend, il va se réfugier dans sa maison de campagne : les testicules, dont il cause l'inflammation. Le lendemain, il se trouve que le médecin est appelé au chevet d'un homme affligé de la maladie du *Senki no mushi*. Fort de l'enseignement qu'il a tiré de son rêve, l'homme de la science demande à son patient d'approcher un plat de nouilles de sa bouche. Attiré par l'odeur, le *mushi* remonte de son ventre jusqu'à sa gorge, mais sur l'ordre du médecin, la femme du malade s'approche de sa bouche et au dernier moment engloutit les nouilles à sa place. Le *mushi* ne peut résister, et hop, il suit le chemin des nouilles, saute dans la bouche de la femme pour lui provoquer aussitôt un affreux mal de ventre. Le médecin lui dit alors de boire un bol d'eau pimentée. Le *mushi* se met à se tordre de

douleur et veut aller là où il se sentira à l'aise : les testicules. Vite à ma maison de campagne, à ma maison de campagne ! crie-t-il.

Le public rit. Fin de l'histoire.

Bien sûr, on rit de l'ingénuité de ce bête de *mushi* incapable de faire la différence entre un homme et une femme. Il est peut-être aussi question de l'angoisse de l'émasculat. En tout cas, *mushi* et sexe féminin ne vont, c'est le moins qu'on puisse dire, pas bien ensemble.

CHANGEMENTS

Les *mushi* extérieurs

Tsuji dô wo nomi ka ni karite netari keri J'ai emprunté le temple/Aux puces et aux moustiques/ Et j'ai dormi, plaisantait, entre autres haiku, Kobayashi Issa (1763-1828).

Maintenant, on ne plaisante plus, mais plus du tout, ni avec les puces, ni avec les moustiques, ni avec quelque autre *mushi* que ce soit. Les brocantes d'un nouveau genre qui ont vu le jour à l'extrême fin des années 70 se sont d'abord intitulées sur le modèle français (français, donc chic), *nomi no ichi*, traduction de « marché aux puces ». Cette appellation a été abandonnée peu de temps après à cause de la mauvaise image de ces insectes.

En 1933, Tanizaki Junichirô qui observait les changements de la société et revendiquait son goût pour l'ombre, écrivait « Lorsque j'écoute le bruit pareil à un cri d'insecte (*mushi*) lointain, ce sifflement léger qui vrille l'oreille, qu'émet le bol de bouillon posé devant moi, et que je savoure à l'avance et en secret le parfum du breuvage, chaque fois je me sens entraîné dans le domaine de l'extase ».

Il est douteux qu'un jeune Japonais ressente aujourd'hui beaucoup d'empathie pour cette phrase. Si on fait une recherche sur Google avec les mots *semi* et *kyôfu* (cigale, peur panique), on obtient 4 010 000 résultats. Certes, on y trouve un peu de tout, mais aussi des forums et des blogs où des gens parlent notamment de leur horreur du chant des cigales. Si on inscrit les mots *konchû* et *kyôfu*, on arrive au nombre de 5 910 000 résultats. Les résultats donnés par Google ne correspondent pas toujours, c'est le moins que l'on puisse dire, à ce l'on recherche, mais par exemple, si on inscrit *konchû kyôfushô*, qui est un terme scientifique et correspond à la phobie des insectes (entomophobie) on obtient 342 000 résultats. « Phobie des insectes » en français en donne 116 000. Comme la population japonaise est à peu près le double de la population française, la peur panique qu'ils peuvent engendrer semble bien partagée.

Sans susciter l'envie de s'épancher sur le net, le fait de ne pas les aimer peut sembler si naturel qu'on n'éprouve pas le besoin d'en parler. On les élève dans les écoles. Les petits garçons éprouvent notamment de l'intérêt pour les lucanes rhinocéros et les mantes religieuses, mais les petites filles ne les aiment pas. Toutes les sources indiquent une méconnaissance et une aversion grandissante pour les *mushi*. Un jardinier me raconte qu'il lui est arrivé de rapporter pour les enfants de ses voisins des lucanes rhinocéros qu'il avait trouvés en travaillant. Sa femme lui a fait remarquer plus

tard qu'il ferait mieux de s'abstenir car les mères de ces enfants s'étaient plaintes. Une histoire qui m'est personnelle : J'ai dû déménager il y a un an et je me suis mise à la recherche d'une maisonnette avec un jardinet, tâche ardue si l'on ne dispose pas d'un budget d'une élasticité infinie et aussi parce que beaucoup de jardins ont disparu à Tôkyô. Quand une vieille maison à un étage avec un petit jardin est détruite, elle est généralement remplacée, sur le même emplacement, par deux maisons bien plus étroites, de deux étages chacune. Les jardins personnels disparaissent. J'ai cru un instant trouver mon bonheur en visitant une maisonnette qui avait un espace d'une vingtaine de mètres carré devant-elle, entièrement recouvert d'une moquette de gazon artificiel. Date avait été prise pour signer le contrat quand je suis retournée sur place pour vérifier certains détails et ai rencontré à cette occasion la propriétaire de cette maison qui habitait elle-même dans une maison plus grande, plus moderne, juste à côté. J'ai cru bon de l'informer de mon désir de retirer la moquette pour faire des plantations, je me souviens avoir cité le nom de différents petits arbustes japonais, en lui précisant que je ferais appel à un jardinier et que je m'engageais à remettre l'espace en l'état quand je quitterais les lieux, à donc tout arracher et à racheter une moquette si tel était son plaisir. Cette dame m'a alors répondu qu'elle ne voyait pas d'inconvénient à ce que j'ai de « gentilles fleurs dans des pots », mais qu'il était hors de question de mettre la terre à nu : ça attire les *mushi*, ces bêtes détestables.

Si je cite cette anecdote, ce n'est pas parce que je pense que cette dame m'a obligatoirement répondu la vérité, peut-être s'inquiétait-elle que je ne transforme l'espace vide en une jungle envahissante, mais parce que la détestation des *mushi* lui a semblé être un argument possible à énoncer.

La plupart des femmes semblent en effet éprouver une aversion définitive pour les bestioles quelles qu'elles soient. Le fait n'est pas nouveau. Ainsi, *L'histoire de La demoiselle qui aimait les mushi*, *Mushi mezuru himegimi*, met en scène à la fin du XII^{ème} ou au début du XIII^{ème}, un « garçon manqué » au goût très atypique pour les bestioles de toutes sortes. Cette histoire permet pour le moins de nuancer l'assertion selon laquelle « les Japonais » s'intéresseraient aux petites bêtes : les femmes supprimées, il n'en reste plus que la moitié. Toujours est-il qu'au début du conte, comme pour bien mettre en évidence l'excentricité de la jeune fille, on est averti qu'elle vit à côté d'une jeune fille (qui, elle, est donc normale) qui aime les papillons.

Mes étudiantes me disent en général qu'elles n'aiment pas les papillons, pour des raisons variées : leurs motifs, leurs couleurs, la façon dont ils volent, ou bien c'est l'idée de la poudre (?), cette chose comme de la poussière sur leurs ailes, qui leur fait horreur. Quand certaines me signifient qu'elles aiment bien les papillons, le plus souvent elles éprouvent le besoin d'ajouter « je sais que beaucoup de filles ne les aiment pas ». Quant aux papillons de nuit, tout le monde les déteste. Il y a en pourtant certains, selon mon point de vue, qui ont de beaux motifs.

Mais revenons à Tanizaki. Ce au sujet de quoi il se lamente dans la première moitié du XX^{ème} siècle, c'est la disparition d'une des dimensions esthétiques de la culture japonaise : un certain goût de la mélancolie, de la patine, des ombres, du temps qui passe. Qu'aurait-il pensé de celle qui n'est

pas devenue ma propriétaire, la dame qui a étendu sur le sol une moquette de gazon artificiel, lui qui écrivait, parlant des Occidentaux : « Jusque dans le dessin des jardins, là où nous ménageons des bosquets ombreux, ils étalent de vastes pelouses plates. » ?

L'engouement récent pour le « gardening » désigne la culture en pot de fleurs d'origine occidentale. Il répond à un besoin de nature dans un monde où elle est de plus en plus absente, mais on veut une nature nouvelle, à la mode, et on aime les fleurs aux couleurs éclatantes.

Alors que Tanizaki repose depuis près de cinquante ans dans l'ombre de sa tombe, les valeurs esthétiques du quotidien sont celles du *kawaii*, le « mignon-gentil », et du *kirei*, mot qui veut dire à la fois « propre » et « beau ». La lumière a gagné la bataille. Une lumière plate. Les maisons et les appartements sont vendus ou loués équipés de plafonniers. Pas d'éclairages indirects. La guerre à la poussière peut donc être totale et un hygiénisme exacerbé règne en despote. L'été, en raison de l'usage de la climatisation, les fenêtres restent fermées et le moindre insecte qui ferait intrusion dans un intérieur devient un dangereux envahisseur. Par ailleurs, l'usage systématique de moustiquaires hermétiques et de toute une panoplie d'insecticides rend l'irruption d'une bestiole des plus hypothétiques. Comme une barrière s'est dressée entre le monde de l'homme et celui de la nature, les *mushi* sont vécus comme des saletés qui n'ont pas leur place dans les maisons. Les espèces traditionnellement élevées par les enfants dans des boîtes pendant l'été ne sont pas toujours accueillies avec enthousiasme par les mères. Dans le registre culinaire, les sauterelles mitonnées dans de la sauce de soja sucrée, que les gens s'amusaient régulièrement à vouloir me faire goûter il y a trente ans, ne sont plus consommées que par des personnes âgées.

Les mushi du moi

Des temples et des sanctuaires continuent à faire de la publicité sur le net pour des rites d'exorcisme du *kan no mushi*, à l'intention des enfants pleureurs. Dans les campagnes, peut-être ont-ils encore quelque sens, mais leur public à Tôkyô doit actuellement être des plus restreint. Plusieurs femmes âgées m'ont dit avoir fait effectuer ce rite pour leur premier enfant, mais que cela n'avait pas marché et qu'elles n'avaient pas recommencé pour les enfants suivants ou encore qu'elles pensaient en définitive que le problème est lié à des parasites intestinaux et qu'il s'agit d'une superstition. Une femme de 50 ans m'a raconté qu'elle se souvient que sa grand-mère lui disait qu'elle avait un *kan no mushi* très fort, mais que sa grand-mère s'était limitée à lui donner des bonbons, traitement homéopathique car le *kanji* le plus souvent utilisé pour *kan*, s'écrit avec la clé de la maladie et le caractère qui signifie « sucré ». Aucun de mes étudiants n'a le souvenir qu'on lui ait parlé de son *kan no mushi*.

Les rites de la veille de Kôshin comme de ceux des *mushi okuri*, quand ils existent encore, relèvent maintenant du folklore. On n'y croit pas « pour de vrai ». Ce sont principalement des occasions festives.

Morita Shôma (1874-1938) est le fondateur de la psychothérapie qui porte son nom, à l'intention des *shinkeishitsu*, « tempéraments nerveux » dans lesquels il inclut les neurasthéniques, les phobiques, les obsessionnels et les hypochondriaques. En 1917, dans un article publié dans un magazine féminin intitulé « Qu'est-ce que l'information donnée par mon *mushi* ? » *mushi ga shirasu to iu koto*, qui désigne comme je l'ai mentionné plus haut un mauvais pressentiment, il s'évertue à démontrer qu'il ne s'agit, selon lui, que d'une pure superstition. Ce faisant, il montre qu'à l'époque où il écrivait, il y avait des gens (des femmes ?) qui y croyaient fermement.

Cette expression est connue de tous mes étudiants pour lesquels elle a un sens purement métaphorique. Ils ne l'ont jamais employée et pensent l'avoir lue quelque part ou entendue dans des dramatiques télévisées. C'est une des rares expressions *mushiesques* qui semble avoir encore quelque sens aujourd'hui. Le proverbe *tade kuu mushi mo sukizuki*, mot à mot, « il y a aussi des *mushi* qui aiment le poivre d'eau, c'est une affaire de goût », reste connu mais avec un sens nettement péjoratif : il y a des gens qui ont des goûts bizarres. Pourtant René Sieffert faisait remarquer en 1977 que le roman de Tanizaki, *Tade kuu mushi*, avait été traduit mal à propos en français par *Le goût des orties* alors qu'il signifie simplement « tous les goûts sont dans la nature ». Les jeunes Japonais savent-ils que le poivre d'eau est un condiment du sashimi ?

Au tout début des années 60, le traducteur japonais du film d'Agnès Varda, Cléo de 5 à 7, n'hésitait pas à offrir en sous-titres *fusagi no mushi ni mushibamarete* « rongée par le *mushi* qui obstrue » quand Cléo - une jeune parisienne et chanteuse à la mode - chante qu'elle est « rongée par le cafard ». Mes étudiants me disent que non seulement ils n'ont jamais employé cette expression, mais qu'ils ne l'ont jamais entendue et que souvent ils n'en comprennent pas bien le sens.

La plupart des expressions répertoriées plus haut semblent irrémédiablement abandonnées. *Mushizu ga hashiru* « être dégoûté » est une exception, mais comme dans *mushi no shirase*, *mushi* y est lié à une idée négative. *Mushi ga aru* « avoir de la détermination », *mushi ga au* « nos *mushi* s'accordent » pour dire que l'on s'entend bien, sont tombées dans une totale désuétude. L'expression *uma ga au* « nos chevaux s'accordent », de sens identique à *mushi ga au*, reste toujours d'actualité, mais le propos est différent car les chevaux sont extérieurs, alors que les *mushi* désignaient quelque chose au plus profond du moi.

Mystères et booms de gomme

En 1958, Georges Brassens qui chantait dans La ronde des jurons : « les charretiers ont (désormais) un langage châtié », offrait en réalité un tombeau aux jurons fondés sur le nom de dieu. Les expressions « dieu seul le sait », « dieu soit loué » et autres « qu'est-ce que j'ai fait au bon dieu... » ne sont plus utilisées maintenant par les jeunes Français. En France, l'Eglise n'imprègne plus la langue. La disparition des *mushi* de la langue japonaise peut également être considérée comme le marqueur d'un changement culturel. Il est tentant d'y voir le signe de l'existence d'un nouveau « sujet » ou d'un nouveau rapport au monde.

Les Japonais ont un nouveau corps, ils le disent et ils l'écrivent. On parle ainsi de *bodikea* (de l'anglais *body care*) pour les soins du corps, de *naisubodi* (*nice body*) pour une fille bien roulée et le mot japonais pour corps, *karada*, n'est plus écrit avec un *kanji*, mais le plus souvent en *katakana*, le syllabaire réservé « normalement » à l'écriture des mots d'origine étrangère.

Les jeunes s'expriment de manière plus directe que leurs aînés. Ils utilisent moins le registre des termes de politesse, *keigo*, parce qu'ils n'en maîtrisent pas les règles et qu'ils ne veulent plus des relations humaines rigides qu'ils impliquent. La fréquentation de psychothérapeutes, de psychologues, de « counselors » a augmenté. Les gens ont envie de parler et besoin qu'on les écoute. Toutefois, on ne s'intéresse guère ou pas du tout à l'inconscient et la plupart de ceux qui s'intitulent « psychanalystes » n'ont pas eux-mêmes suivis d'analyse.

Le Japon a toujours été un pays de syncrétisme, bouddhisme et shintô y font bon ménage, on se marie « à la chrétienne » dans ce qui ressemble à une chapelle et en présence d'un prêtre ou d'un pasteur, mais sans y mettre un sens religieux, et les enterrements se font suivant les rites bouddhistes. La métaphysique ne concerne pas les Japonais. Avant de se poser la question de savoir si il y a eu un changement de « sujet », il faut reconnaître que la notion de sujet, au sens grammatical, est une catégorie occidentale qui n'a pas de sens dans la langue japonaise qui s'en passe parfaitement. Même si les pronoms personnels existent, les hommes en particulier ont un choix assez étendu en la matière, il ne semble pas qu'il y ait un « je » qui serait utilisé de façon absolue pour exprimer le plus profond du moi. Les femmes n'ont guère à leur disposition comme sujet grammatical que *watashi* qui peut être écrit avec un *kanji* ou avec l'un des deux syllabaires. Des étudiantes qui écrivent ou ont écrit leur journal m'ont parlé de leurs préférences pour l'une ou l'autre de ces graphies. L'une d'entre-elles m'a expliqué, qu'embarrassée par ce choix, elle choisissait de ne jamais se nommer.

Il semble qu'il n'y ait pas « une » subjectivité personnelle, mais de nombreuses subjectivités pour une seule personne. Il y a le moi du travail, le moi de la famille, le moi des réunions d'anciens élèves, le moi du hobby éventuellement pratiqué. Tous ces moi ne semblent jamais se recouper, des portes de coffre-fort les isolent les uns des autres. On vit à l'intérieur d'un grand nombre de cercles qui jamais ne se recoupent. De nombreux conflits sont ainsi évités, puisque les personnes que l'on cotoie pour des raisons diverses ne se rencontrent jamais et que l'on ne parle guère des uns aux autres. Les gens ont l'air de bien s'en accommoder.

Les anciennes croyances d'origine japonaise ont perdu de leurs forces, les gens sont notamment moins prêts à sacrifier à tous les rites bouddhistes relatifs à la mort, qui il est vrai coûtaient beaucoup d'argent. Mais les amulettes sont toujours achetées au moment du nouvel an et les plaques votives, *ema*, connaissent un succès inchangé. Temples et sanctuaires font preuve d'une grande inventivité pour en renouveler les formes. Y croit-on vraiment ? Sans doute pas, mais c'est amusant, et sait-on jamais... Au sein de cette religiosité diffuse, il faut ajouter toute la panoplie du New-age avec ses *power stones*, ses nouveaux chamans, coachs en tous genres et autres

aromathérapeutes, qui forme une nébuleuse ou plutôt une espèce d'immense self-service où l'on peut prendre ce que l'on veut au moment où on le veut. Tsuiki Kôsukey fait remarquer qu'à travers l'acquisition des produits peu chers qui inondent le marché et dont les détails sont cesse changés, les gens ont accès à des plaisirs immédiats et l'impression d'un quotidien renouvelé. Il semble n'y avoir guère de place pour la psychanalyse qui impose un détour dans la satisfaction. Elle serait donc réduite à exister principalement comme discours universitaire. Est-ce vraiment tout ? Si l'on va dans un théâtre de nô, au « carrefour des songes », on peut se poser la question. Dans le vocabulaire du nô, le *shite* est l'actant, un homme ou une femme du passé qui a souffert autrefois et revient, ici et maintenant, en raison du *waki* « celui du côté » qui l'a invoqué. Voici ce qu'en dit Maurice Pinguet : « Ils (les *shite*) sont obstinément attachés à la répétition de leur symptôme et ils ne pourront s'en délivrer que s'ils en produisent une version intelligible, sous la forme d'un rêve éveillé, d'une remémoration mimée et commentée, analogue au dénouement de la névrose de transfert, sous le regard du *waki* immobile et attentif comme l'analyste. »

Dans l'art théâtral le plus sophistiqué, le plus ancien du Japon, celui aussi dont le rythme est le plus lent et dont les jeunes se désintéressent complètement, c'est bien quelque chose qui évoque l'analyse qui est mis en scène.

Toujours est-il que ce sont les psychothérapies cognitivo-comportementales qui sont à la pointe de la mode, et cela en raison de leur caractère scientifique. Mais parallèlement, dans la vie quotidienne, les gens s'intéressent aux groupes sanguins qui sont censés définir les caractères. Dans la Yamanote, la ligne de train qui fait le tour du petit Tôkyô, les nombreux écrans vidéos dans chaque rame diffusent des publicités, les informations, la météo et... l'horoscope (occidental) du jour. L'émission télévisée *Ôra no izumi, La source des auras*, où participait notamment le célèbre travesti (chanteur, acteur, metteur en scène et animateur T.V.) Miwa Akihiro (1935~), est considérée comme à l'origine de ce qu'on appelle le *supirichuaru bûmu* (*spiritual boom*). Elle a été diffusée de 2005 à 2009, une fois par semaine puis la dernière année une fois par mois. Ehara Hiroyuki (1964~) (voyant, médium, *supirichuaru kaunserâ* (*spiritual counselor*) et... chanteur baryton) y était supposé voir les auras des invités (des vedettes de la télévision), leurs vies antérieures ainsi que leurs « esprits protecteurs ». Ensuite il leur prodiguait, avec Miwa Akihiro, de bons conseils au sujet de leur vie « actuelle ». Malgré un grand succès, notamment auprès des femmes, cette émission a pris fin en raison des nombreuses critiques qui lui ont été faites d'exploiter la crédulité des gens. En décembre 2006, un garçon de 14 ans s'est suicidé en laissant un message où il indiquait qu'il était sûr que sa « prochaine vie » serait meilleure. Ehara donne toujours des cours comme professeur invité dans deux universités privées, avec pour thème par exemple « comment vivre en réalisant l'éveil ». L'intérêt pour le surnaturel se révèle encore dans le goût que continuent à avoir les enfants pour les histoires de fantômes ou d'esprits (*yôkai*) qui amusent en faisant peur. Ils ne se racontent pas des « histoire drôles ».

Lumières ?

Pour Nancy Huston, ce n'est pas un hasard si l'invention de l'inconscient par Freud s'est faite précisément au moment où l'élite intellectuelle de l'Europe installait la lumière électrique dans ses maisons. Et elle fait un lien entre la volonté de promotion de la raison et le désir de la brillance électrique. A Tôkyô, même si l'intensité des éclairages dans les lieux publics a diminué depuis le grand tremblement de terre du 11 mars 2011, nous vivons dans un monde d'une grande luminosité. J'ai évoqué l'absence des éclairages indirects dans les foyers. Mais la lumière ne sert plus seulement à éclairer, ce sont également les sources de lumière elles-mêmes que l'on regarde : I-pad, smart-phones, ordinateurs, mais aussi les écrans vidéos au-dessus des portes à l'intérieur des trains et les nombreux écrans vidéos de taille gigantesque aux alentours des grandes gares de la ville.

Toutes les salles de cours de ma faculté sont désormais équipées de vidéos et les fenêtres sont pourvues de stores vénitiens. Il m'arrive fréquemment de trouver les étudiants assis avec la lumière électrique allumée et les stores baissés. Je leur dis de les relever en leur faisant valoir que s'ils s'ennuient, ils auront ainsi l'opportunité de regarder les nuages ou les arbres du campus. Spontanément, l'idée ne les effleure même pas. Ils ont l'air d'être surpris, si ce n'est d'éprouver de la réticence, lorsque je demande, les jours de grand soleil, que l'on éteigne la lumière électrique. Quand je me promène dans les couloirs, je constate que les stores baissés n'ont pas l'air de gêner les autres enseignants. Chez les particuliers, même chose, des verres dépolis doublés de rideaux opaques. Il est vrai que dans le cas des logements individuels, les fenêtres donnent très souvent sur le mur des voisins, ce qui n'est pas un spectacle exaltant, mais les universités ont des campus verdoyants. Une très célèbre série documentaire télévisée s'intitule *Sekai no shasô kara, Le monde vu à travers la fenêtre des trains*. Mais dans les trains, hormis les tout petits enfants, je ne vois personne regarder par la fenêtre. Les gens regardent des écrans ou bien ils dorment.

Aveuglés par les lumières du virtuel, sous l'éclairage blafard des plafonniers, les gens n'ont pas l'air de s'intéresser au monde extérieur qui est peut-être même un sujet de peur pour les ménagères obnubilées par la propreté. Mais il n'y a rien non plus à chercher dans les replis de soi-même. Les *mushi* impurs éradiqués, pourquoi s'intéresserait-on à cette saleté qu'est l'inconscient freudien ? Dans un monde où l'on demande aux gens une efficacité toujours plus grande, le surnaturel ou l'ésotérisme offrent des dérivatifs immédiats. Puisqu'ils sont par définition incompréhensibles, il n'y a pas d'effort à faire pour les comprendre. Les *mushi* « vieux jeu » ont disparu de la langue, mais ils ont fait un come-back dans la société avec *Mushishi, Le maître des mushi*, personnage des mangas éponymes publiés en feuilleton dans un magazine à partir de 1999. La série a ensuite été publiée en plusieurs albums, a fait l'objet d'une adaptation en dessin animé en 2005, et d'un film en 2007. Les *mushi* y sont présentés comme des créatures avec des pouvoirs surnaturels. Le maître des *mushi*, un jeune homme qui a le pouvoir de les voir et d'entrer en communication avec eux, voyage de place en place pour aider les hommes qu'ils tourmentent. L'histoire se passe dans un Japon du passé, on

ne sait pas très bien quand. Dans les mangas, la plupart des personnages sont habillés en kimono. Seul l'exorciste, en pantalon et chemise, semble venir des années 2 000, sorte de médium entre un présent aussi flou qu'improbable et un passé nostalgique et magique.

Bibliographie sommaire

- 長谷川政雄ほか「心を飛ぶ虫・心に這う虫ー日本の「虫」観・「虫」像ー」『アカデミア』南山大学 2000-3
- 長谷川政雄ほか「隠喩としての「虫」ー泉鏡花『由縁の女』川端康成『山の音』阿部公房『砂の女』ー』『アカデミア』南山大学。2003- 1
- 木村敏『人と人の間』弘文堂 1984
- 『堤中納言物語』岩波文庫 2002
- 森田正馬「蟲が知らずといふこと」『夫人衛生雑誌』336. 大正 6-11
- 漆原友紀『蟲師』全 10 巻 講談社 2011
- 日高 俊一郎「虫嫌いの構造仮説」『日本科学教育学会研究会研究報告』大淀川学習館 2005-11
- 藤崎 亜由子「虫の名前に対する大学生の理解」『日本教育心理学会総会発表論文集』2009-8
- Nancy Huston. *Dire et interdire. Eléments de jurologie*. Payot. 1980
- Erick Laurent. *Sacrés mushi ! Des rites consacrés aux insectes. Ateliers d'anthropologie*. 2006
- Maurice Pinguet. *Le texte Japon*. Seuil. 2004
- Kôsuke Tsuiki. *La psychanalyse au Japon. Entretien. Eres/ Psychanalyse* 2006/3
- Kôsuke Tsuiki. *De quelques questions préliminaires à tout développement possible de la psychanalyse au Japon. Daruma* 6/7 Automne 1999/Printemps 2000
- Jun.ichirô Tanizaki. *L'éloge de l'ombre*. P.O.F. 1977